Ambitions urbaines et décélération de l'urbanisme

Sébastien Marot

▶ **To cite this version:**

Sébastien Marot. Ambitions urbaines et décélération de l'urbanisme. La Pierre d'angle, 2013, Actes du colloque Ambitions Urbainaes, 61-62. hal-03506033

HAL Id: hal-03506033
https://hal.science/hal-03506033

Submitted on 11 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA PIERRE D'ANGLE

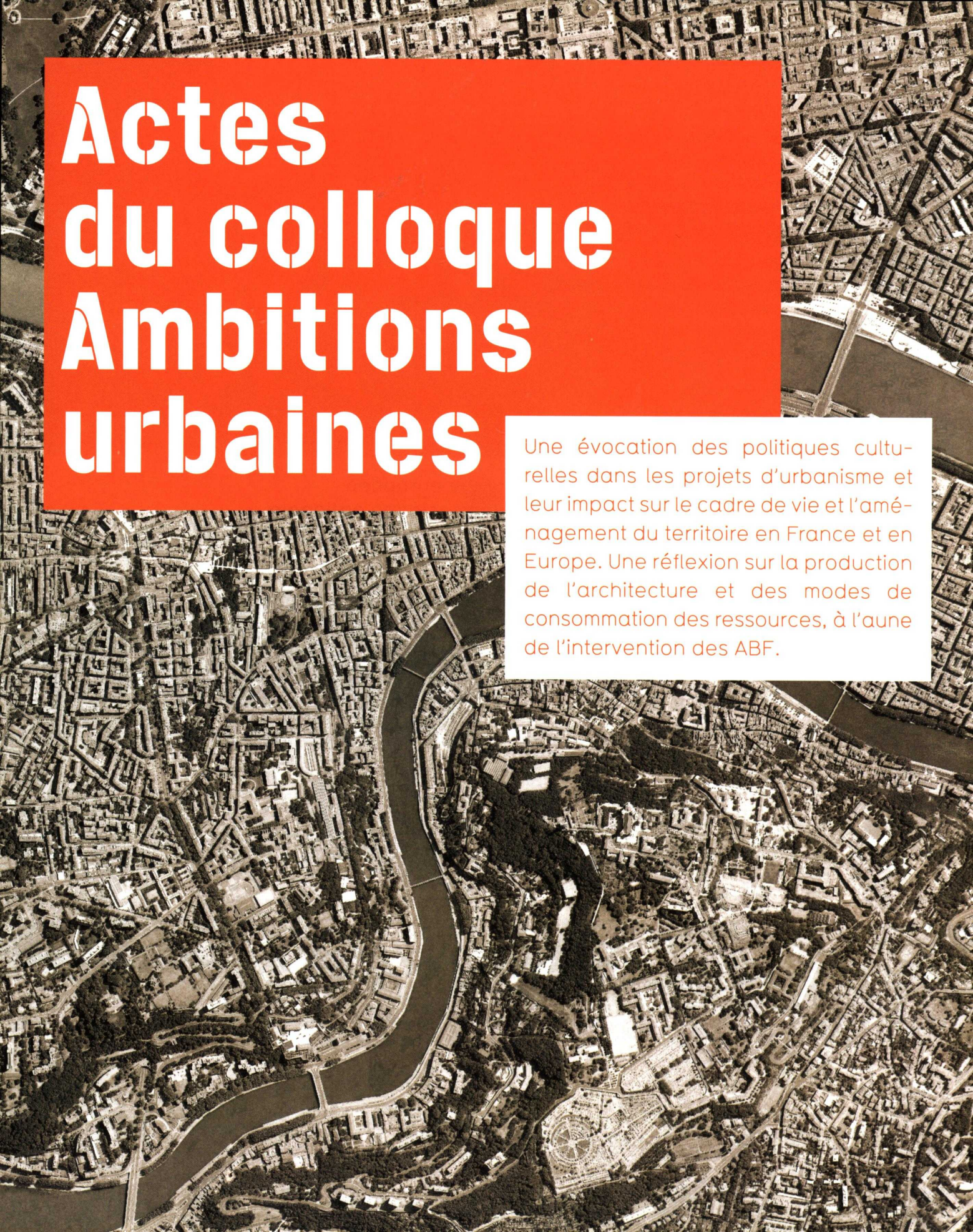
Architecture - Urbanisme - Environnement

061/062

Actes du colloque

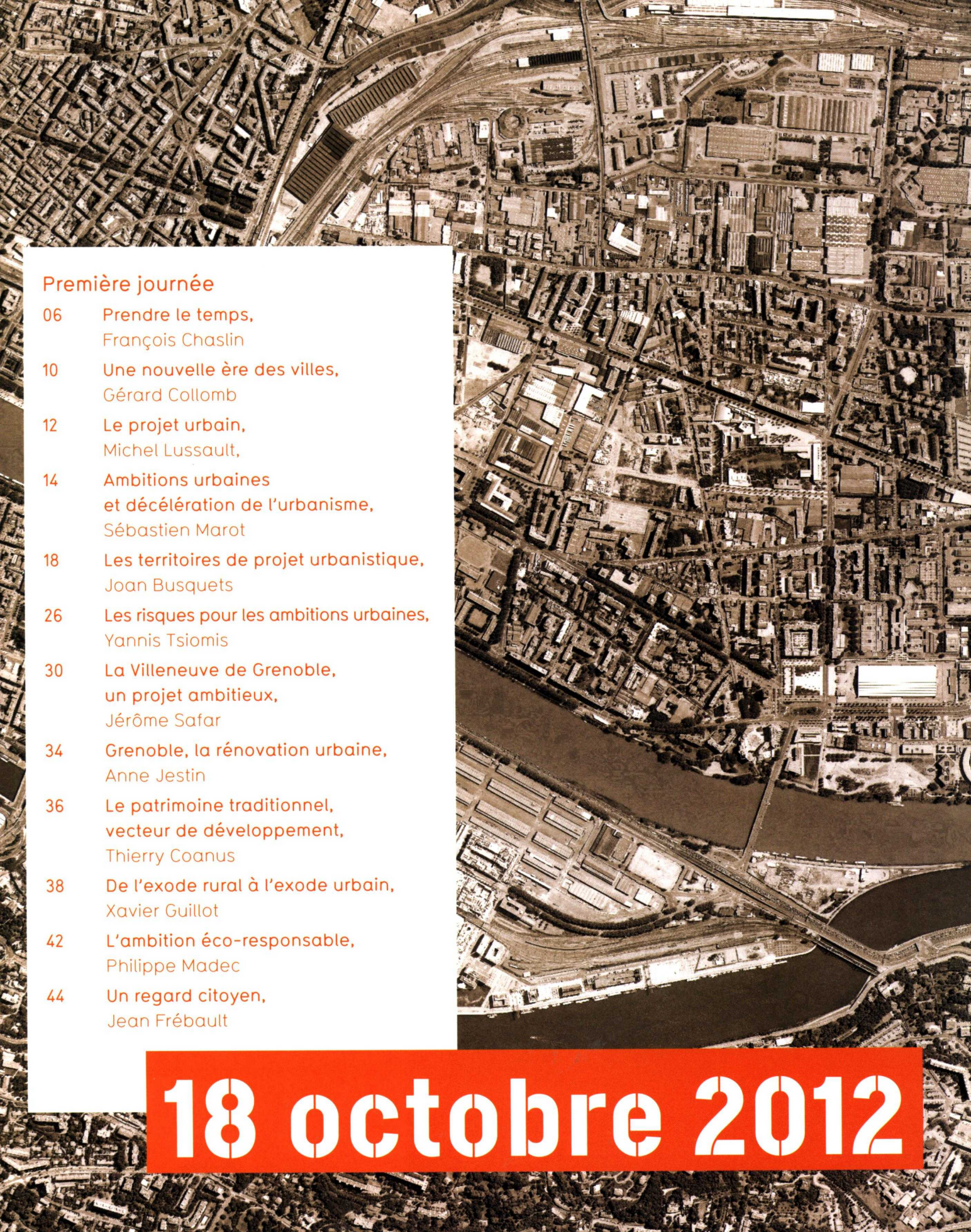
Ambitions Urbaines

ANABF



Actes du colloque Ambitions urbaines

Une évocation des politiques culturelles dans les projets d'urbanisme et leur impact sur le cadre de vie et l'aménagement du territoire en France et en Europe. Une réflexion sur la production de l'architecture et des modes de consommation des ressources, à l'aune de l'intervention des ABF.



Première journée

06 Prendre le temps,
François Chaslin

10 Une nouvelle ère des villes,
Gérard Collomb

12 Le projet urbain,
Michel Lussault,

14 Ambitions urbaines
et décélération de l'urbanisme,
Sébastien Marot

18 Les territoires de projet urbanistique,
Joan Busquets

26 Les risques pour les ambitions urbaines,
Yannis Tsiomis

30 La Villeneuve de Grenoble,
un projet ambitieux,
Jérôme Safar

34 Grenoble, la rénovation urbaine,
Anne Jestin

36 Le patrimoine traditionnel,
vecteur de développement,
Thierry Coanus

38 De l'exode rural à l'exode urbain,
Xavier Guillot

42 L'ambition éco-responsable,
Philippe Madec

44 Un regard citoyen,
Jean Frébault

18 octobre 2012

18 octobre 2012

Ambitions urbaines et décélération de l'urbanisme

Sébastien Marot
philosophe et théoricien

Sébastien Marot est philosophe, critique, spécialisé dans les questions de paysage et plus particulièrement dans la mise en scène de ce qu'il appelle les «situations construites». Après les États-Unis, il enseigne aujourd'hui à Marne-la-Vallée, où il publie des essais et des traductions de textes célèbres, notamment anglo-saxons. Il a été l'initiateur en France de la pensée du Suisse André Corboz (auteur du *Territoire comme palimpseste*). Il a fait paraître l'an dernier *L'Art de la mémoire, le territoire et l'architecture,* un travail sur l'épaisseur historique des lieux et des situations construites, avec une réflexion sur la théorie de la mémoire chez France Yates ou Freud.

Vous vous réunissez en tant qu'architectes des bâtiments de France pour évoquer la place des politiques culturelles et patrimoniales dont vous êtes des agents et des relais actifs dans les projets d'urbanisme contemporain. Mon premier réflexe est donc de me demander ce que je pourrais vous dire puisque je ne suis ni urbaniste, ni architecte, mais je me suis rassuré en me souvenant d'une phrase de Tristan Tzara qui me fait rire : «La poésie était faite pour qu'on en rougisse en public.» On peut étendre cette justification aux préoccupations que j'aimerais partager avec vous.

Le spectacle urbain

J'imagine que l'expression, intimidante, d'«ambitions urbaines» qualifie la nature ou le résultat des politiques culturelles et patrimoniales qui devraient contribuer à hausser le niveau, améliorer la qualité, l'épaisseur, la vitalité des villes, leur teneur en urbanité. Bref, soutenir la capacité des villes et des métropoles non seulement à survivre aux mutations économiques et environnementales qui emportent le monde, mais à s'affirmer, s'inventer se réinventer comme espace / temps, comme milieu de vie, d'histoire comme scène privilégiée de l'aventure humaine ou des collectivités. Je caricature volontairement, mais il y a dans cette expression d'«ambitions urbaines», surtout mise ainsi au pluriel, une espèce d'indétermination, un peu irritante pour moi et qui me laisse songeur.

On n'a pas besoin d'avoir lu Balzac pour savoir que les ambitions ont beaucoup convergé vers les villes ; elles s'y sont beaucoup investies, elles sont chez elles. En effet, les villes ont souvent été le théâtre d'opération des ambitions et des ambitieux. De plus, elles sont elles-mêmes pétries d'ambitions actuelles ou passées, c'est-à-dire littéralement des théâtres pleins d'acteurs et de régisseurs, où la vie économique, culturelle et sociale d'un territoire se décide, se concentre, s'accumule, se donne en spectacle ou devient spectacle.

Balzac n'avait pas totalement cantonné sa comédie humaine à l'univers urbain. À son époque, où la révolution industrielle n'en était encore qu'à ses débuts, la ville n'avait pas encore complètement colonisé l'imaginaire. Il y avait encore des rats des champs, des paysans, des gens du cru, des aristocrates de province, etc... Aujourd'hui en revanche, où l'ambition d'urbanité est devenue la chose du monde la mieux partagée, et où les urbains ont à peu près colonisé la totalité de l'environnement, le projet balzacien pourrait tout aussi bien s'intituler *La Comédie urbaine*.

Un observateur un peu vif, un auteur de série télévisée par exemple, nous ferait pénétrer non pas dans les rues ou les cafés, où la littérature est déjà passée et où peut-être trop d'écrivains perdent leur temps. Il nous ferait pénétrer

Vik Muniz (Brésil), *WWW (World Map)*, 2008 : une vision du monde émerge à travers l'utilisation artistique des déchets électroniques, un combat pour la planète
© Courtesy galerie Xippas

dans les bureaux des ministères, des départements, des régions, dans les services d'urbanisme et de communication des mairies, dans les services d'action culturelle, au sein des négociations des communautés de communes, des jurys de concours, dans les agences d'architecture et d'urbanisme, les sociétés d'économie mixte, les associations, les universités et les programmes de recherche... En résumé tous les cénacles où les ambitions urbaines se fabriquent et se négocient. Il y aurait là abondance de matière pour une saga qui conjuguerait comédie, drame et réflexion sur les trois grandes questions que Kant considérait comme déterminantes et auxquelles il aura consacré son œuvre de philosophie critique :

- «que puis-je savoir ?», ce qui donne la critique de la raison pure ;
- «que dois-je faire ?», la critique de la raison pratique ;
- «que m'est-il permis d'espérer ?», la critique de la faculté de juger.

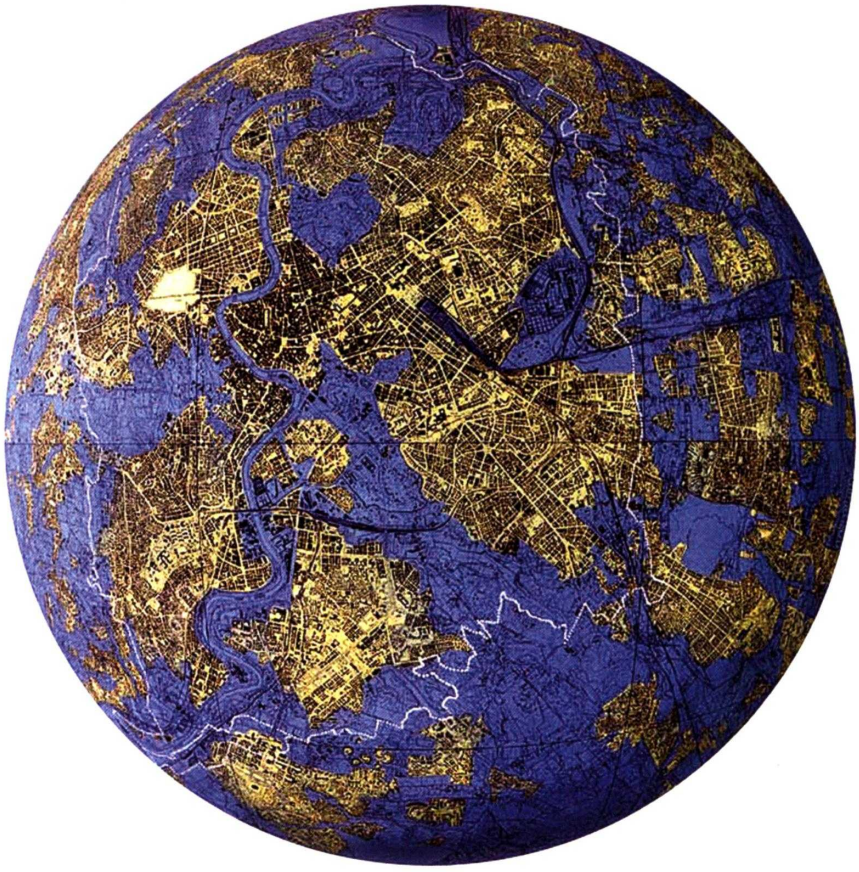
On insiste trop peu sur l'importance de cette dernière question, qui est au fond celle de la responsabilité des ambitions. Quand on formule des ambitions, on prend une responsabilité, que ces ambitions soient individuelles ou collectives. La justesse, la légitimité et la moralité des ambitions demeurent toujours fonction du contexte, de l'état du système dans lequel elles sont formulées, au moment où elles sont formulées. Énoncer des ambitions urbaines suppose qu'on s'interroge en profondeur sur l'état du monde dans lequel nous nous trouvons, sur la signification et la dynamique des organismes urbains dans l'histoire. C'est très exactement la question que se posait il y un siècle un philosophe dont l'œuvre provoqua une grande commotion à l'époque mais qui a été oubliée et refoulée en raison de son pessimisme et de son ton «apocalyptique». Je parle d'Oswald Spengler et de son livre principal en deux tomes : *Le Déclin de l'Occident*.

Selon sa thèse macro-historique, l'histoire de l'humanité est constituée de cultures ou civilisations, dans leur phase d'ascendance ou de déclin. Ces périodes naissent, se développent et atteignent une maturité avant de décliner en passant par tous les âges de la vie physiologique (à l'instar des individus avec une enfance, une adolescence, une maturité, jusqu'à la mort...).

Spengler identifie cinq ou six civilisations (passées ou en cours), et estime leur durée de vie à 2 000 ans. En comparant leur développement terme à terme, il démontre qu'il existe une sorte de *fatum*, d'histoire typique, que les individus d'une époque donnée ne peuvent pas contredire. À ses yeux, il existe une philosophie, voire une science de l'histoire, qui permet de prévoir et surtout d'éclairer les sociétés sur la nature des ambitions ou des espérances qui leur sont permises et qui sont fonction de la phase typique dans laquelle elles se trouvent placées.

L'évolution des villes, de leurs balbutiements jusqu'à leur phase de métropole / mégalopole où s'enclenche leur démantèlement, la «dispersion suburbaine», cette évolution des villes est pour lui l'index majeur, la pierre de touche de cette histoire parabolique pleine de ruptures plus ou moins importantes qui va de l'ascendance au déclin. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, il affirme, alors que la civilisation occidentale a atteint son apogée, qu'elle est engagée dans sa phase de déclin «césarisme». Pour lui, les individus et les collectivités ne doivent plus avoir d'illusion mais se dépouiller d'ambitions sans rapport avec le sens de l'histoire.

Musicien, il affirme que les «chorus» (dans lesquels on se lance les uns et les autres) ne peuvent pas, sous peine d'aggraver le chaos de dissonances, s'affranchir du possible (c'est-à-dire du thème musical de l'époque) et que leur seule liberté est d'interpréter ce thème. Pour formuler autrement ce message : notre responsabilité serait de



Collectif Stalker,
Territoire actuel, 1995 :
la ville de Rome traitée
comme une carte
océanographique
reproduit un temps et un
espace disloqués pour
éveiller la conscience

© Exposition «Mappamundi,
art & cartographie», Hôtel des Arts
de Toulon, printemps 2013

faire de nécessité vertu, de transformer la nécessité historique dans laquelle nous nous trouvons placés («l'ubiquité victorieuse de la métropole» ne serait que la couverture du démantèlement des villes et de leur dissolution dans les territoires) en une ambition, voire un projet.

Les îles urbaines

Il me semble qu'on trouve quelque chose de cette idée dans un projet manifeste un peu mythique, souvent cité mais mal connu, dont j'ai fait une réédition critique intégrale : *La Ville dans la ville, Berlin archipel vert* (éd. Lars Mülle,r 2013). Ce livre évoque un projet manifeste de 1977 qui hésite entre l'utopie contemplative et une stratégie urbanistique située, projet coproduit à l'époque par deux architectes, le jeune Rem Koolhass et Oswald Mathias Ungers. Ce projet d'architecture introduit pour la première fois la notion aujourd'hui très utilisée d'«archipel urbain».

Ungers fait travailler ses étudiants sur le thème de la «villa urbaine» pour s'intéresser à la déprise des villes, la décroissance démographique de grandes métropoles. Pour lui le projet de «villa urbaine» permet de ressaisir la ville, d'enrayer l'exode vers la banlieue. Les étudiants rangent les villas par catégories (villa de chemin de fer, villa trouvée...) qui pourraient servir de modèle dans la ville de leur époque. À cet atelier de réflexion, il invite Léon Krier, qui dans un projet pour la Villette affirmait l'autonomie du quartier dans un parc dont émergeaient des récifs comme Montmartre ou la tour Eiffel. Rem Koolhass radicalise le séminaire en faisant passer le projet à l'échelle de l'urbanisme : il est inutile de lutter contre l'émigration de la population. Il faut donc faire de cette nécessité historique imposée une ambition et la projeter.

L'idée consiste à identifier dans le tissu de la ville des ensembles lisibles, à la morphologie forte, quelle que soit l'époque, de repérer ces îles urbaines et de laisser le reste gagné par la nature. On peut aussi projeter dans cet entre-deux des états alternatifs à l'urbanité. Chacune des îles urbaines conservées pourrait être «boostée» en accueillant des projets dessinés pour d'autres villes ou utopies. Ungers reprend cette idée et essaie de convaincre les autorités de Berlin de transformer la ville en une sorte de musée vivant de l'histoire de l'urbanisme mondial. Il essaie de le rendre plausible pour deux raisons majeures. D'abord ce projet d'îles urbaines raisonne avec l'histoire réelle de Berlin, confédération de *dorfs* indépendants. Et aussi parce qu'on trouve juste à côté de Berlin un ensemble d'architecture à «réaction poétique» (type Renaissance, néogothique) façonnés pour Frédéric-Guillaume IV. Il s'agissait donc de transposer ce projet «archipel» dans la ville elle-même.

Ce projet est intéressant à plusieurs titres. D'abord parce que c'est un de ceux qui se posent la question de la décroissance urbaine et qui en font un projet (au lieu de rameuter un arsenal pour lutter contre ce phénomène), et d'autre part parce qu'il transforme la ville elle-même en une espèce de vaste territoire qui inclut toutes ses externalités. Ce qui est une réalité : quand on parle de la ville aujourd'hui, on parle aussi des métropoles qui incorporent tous les territoires autour, banlieue et campagnes. Ce projet raisonne comme un collage; la ville accueillant l'ensemble des projets utopiques qu'on a pensé pour elle, elle peut les accueillir elle-même.

Il renvoie aussi à des images présituationnistes (on montre toujours la ville nue, avec tous les fragments), mais auparavant, Gilles Urbain, le compère de Guy Debord, avait fait ce collage étonnant de la ville-monde. Toute ville est une ville-monde, toute ville est une agence de voyage qui nous emmène partout, en collant sur le plan du métro une mappemonde en gros. Un dessin qui date de l'adolescence de Guy Debord, *Essai pour une transposition baroque influencielle du village défendu*, est assez

Élisabeth Lecourt : les robes géographiques à la coupe conventionnelle renvoient au rapport entre le corps et l'univers. Par son intervention, l'artiste arrache l'homme à un schéma standardisé
© D.R.

étonnant : vous voyez une muraille composée de toutes sortes d'objets à réactions poétiques, une «maison quelconque», un morceau de remparts Vauban et, au milieu, un bateau. Bref, cette image de la nature de l'identité d'un organisme de village ou de ville : une plateforme à partir de laquelle on va partout.

Parmi les nombreuses critiques qu'on peut faire du livre de Spengler, il y a celle de n'avoir pas su anticiper le fait que la globalisation, déjà amorcée largement à son époque, imposerait bientôt un destin commun, ou en tout cas un degré de plus en plus élevé de solidarité et d'interdépendance, à ces civilisations ou cultures de moins en moins distinguables les unes des autres, mais au contraire de plus en plus embarquées dans le même bateau. De sorte que la question (que nous est-il permis d'espérer ?) se pose à présent de façon à la fois locale et globale .

Globalisation et effondrement mondial

Cette question a, depuis environ 40 ans, pour les villes comme pour le territoire et le monde en général, revêtu des accents de plus en plus inquiétants. Je dis 40 ans parce que 1972 serait sans doute le bon choix. C'est l'année où paraît le premier rapport au Club de Rome intitulé *The Limits to Growth* (mal traduit à l'époque par «Halte à la croissance», comme si la croissance n'était pas vouée à s'arrêter elle-même sans qu'une idéologie de la frugalité ait besoin de lui allumer un feu rouge).

Ce rapport, qui avait été rédigé par un groupe de jeunes chercheurs en dynamique des systèmes au MIT à partir d'un modèle du *world free*, faisait valoir à l'horizon du premier tiers du XXIe siècle la très haute vraisemblance d'un effondrement économique global dû aux rétroactions entre la croissance démographique, l'explosion de la production et la consommation moyenne par personne. À partir de là, le rapport examinait les évolutions probables d'une douzaine de scénarios que l'on pouvait imaginer pour redresser le tir. Comme d'améliorer l'efficacité énergétique, faire plus avec moins (le fameux «facteur 4», qui ferait l'objet d'un rapport plus tard au Club de Rome), ou supposer par hypothèse que les ressources seraient en réalité bien plus importantes que prévu. L'ennui de leurs conclusions, c'est que la plupart de ces scénarios pris individuellement, s'ils permettaient de tempérer la vitesse du déclin, ou disons d'arrondir la courbe, allaient pratiquement tous dans le mur à une échelle de temps qui concerne plus ou moins directement tous les gens qui sont réunis dans cette salle. Les seuls scénarios qui dessinaient un avenir éventuellement durable, c'est-à-dire stable, étaient ceux qui conjuguaient l'ensemble des autres : contrôle de la démographie, efficacité énergétique triplée ou quadruplée, espérance qu'il y a en effet plus que ce que l'on pense, frugalité volontaire, etc. En gros un avenir durable était envisageable (à l'époque) si le monde acceptait de vivre au niveau de vie du Portugal de l'époque. Il s'agissait là d'un modèle global qui ne prenait pas en compte la réalité, les contingences historiques, la géopolitique, le monde ne se comporte pas d'un seul pas. Donc il serait évident que ça se passerait différemment ici ou là. Selon les conclusions, il était fort probable qu'une récession globale extrêmement importante se produirait si des mesures n'étaient pas lancées, débouchant sur des bouleversements politiques dramatiques... Ce rapport, mis à jour à deux reprises en 1990 puis en 2004, a toujours vérifié ses conclusions initiales. Aujourd'hui, nous sommes très exactement sur les rails du scénario de base proposé il y a 40 ans. Face à cette situation, nous devenons tous des apprentis sorciers.

Biblio

Ernst Bloch, *Le Principe espérance*, trad. Françoise Wuilmart, 3 vol., Paris, Gallimard NRF, 1976, 1982, 1991.

John Brinckerhoff Jackson, *La Nécessité des ruines et autres sujets*, éd. du Linteau, 2005.

Jared Diamond, *Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, trad. Agnès Botz et Jean-Luc Fidel, Gallimard NRF, 2006.

Luiz Fernández-Galiano, *Fire and Memory: On Architecture and Energy*, publié en espagnol en 1982, trad. anglaise éd. Gina Carino, 2000.

Hans Jonas, Le Principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique, Flammarion, «Champs Essais», 1998.

Gyorgy Kepes, *Arts of environment*, New York, éd. George Braziller, 1972.

Kevin Lynch (with contributions by Michael Southworth, editor), *Wasting Away*, Sierra Club Books, San Francisco, 1990.

Kevin Lynch, *What Time is this Place ?*, MIT Press, Cambridge MA, 1972.

Arno Münster, *Principe responsabilité ou principe espérance ? : Hans Jonas, Ernst Bloch, Günther Anders*, éd. Le Bord de l'eau, «Les Voies du politique», 2011.

Lewis Mumford, *La Cité à travers l'histoire* (1961, rééd. 1989), Marseille, Agone, 2011.

Lewis Mumford, *Le Déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme* (1956), trad. Genièvre Hurel, Paris, éd. France-Empire, 1970.

Lewis Mumford, *Le Piéton de New York*, éd. du Linteau, 2001.

Oswald Mathias Ungers, Rem Koolhaas et alii, *Le Manifeste de la ville archipel*, édition critique (avec Florian Hertweck) de «La Ville dans la ville : Berlin, archipel vert», Lars Müller Publishers, Zürich, 2013.

«André Corboz, webmaster de la ville et des territoires», in *André Corboz, Le Territoire comme palimpseste et autres essais*, éd. de L'Imprimeur, Paris, 2001.

L'Art de la mémoire, le territoire et l'architecture, éd. de La Villette, Paris 2010, version française de *Suburbanism and Art of the Memory*, Londres, AA, 2003.

«De la mathématique de l'architecture moderne à la jurisprudence de la ville classique : la trajectoire de Colin Rowe», in *Marnes, documents d'architecture 1*, éd. de La Villette, 2011.

«Du paysage à l'hyperpaysage», in Catherine Maumi (dir.), *Pour une poétique du détour*, éd. de La Villette, 2010.

«Profession visiteur», introduction à J.B. Jackson, *De la nécessité des ruines et autres sujets*, éd. du Linteau, 2005, pp. 5-20.

William Cronon, Nature's Metropolis : Chicago and the Great West, WW Norton & Co, 1991.